

VICTOR GISCHLER

COYOTE CROSSING



Coyote Crossing

DU MÊME AUTEUR

La Cage aux singes, Gallimard, « Série noire », 2004.
Poésie à bout portant, Gallimard, « Série noire », 2006.

VICTOR GISCHLER

Coyote Crossing

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Brument*

DENOËL
Sueurs Froïdes

Conseiller d'édition
Frédéric Brument

Titre original :

The Deputy

Tous droits réservés
© Victor Gischler, 2010

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2013

Pour Jackie

Je simulai une toux et recouvris ma bouche de la main pour dissimuler un sourire. Je savais que ce n'était pas drôle, vraiment, mais le regard stupéfait dans le visage mort de Luke Jordan m'avait pris au dépourvu. Luke était le premier macchabée que je voyais de près, en dehors d'une veillée funèbre.

Le shérif Frank Krueger laissa échapper un long soupir sonore, gratta son gros bide et repoussa le chapeau de paille de son front pour essuyer la sueur sur sa figure avec un mouchoir rouge. Il baissa les yeux sur le corps de Luke Jordan, affalé moitié dehors, moitié à l'intérieur du vieux pick-up, et se mit à compter en plantant ses doigts boudinés sur le cadavre. Finalement, il dit :

— Je compte neuf impacts de balles. Toi aussi ?

Je ne me fatiguai pas à compter.

— Ouais.

Je tripotai l'étoile en fer-blanc épinglée sur mon tee-shirt Weezer ; je me sentais idiot avec mes baskets montantes délacées et mon pantalon de jogging. Quand le coup de fil du chef m'avait tiré du lit à minuit, j'avais chopé les premières fringues qui traînaient et je m'étais précipité dehors. Je portais mon revolver dans son holster derrière le dos. J'avais essayé de

fixer le holster sur le jogging, mais le flingue était trop lourd et n'arrêtait pas de tirer sur l'élastique — résultat, le pantalon descendait sous la raie du cul.

Donc je ne comptai pas les impacts de balles, mais je regardai fixement Luke Jordan, ses yeux écarquillés de surprise, sa chemise écossaise maculée d'un sang sombre et visqueux qui commençait à sécher. Luke était un de ces péquenauds à belle gueule, le genre gros dur, toujours en jeans délavés et tee-shirts aux manches déchirées. Des bottes de cow-boy, dans une espèce d'imitation peau de lézard. Il racontait sans doute à tout le monde que c'était du crotale.

Au lycée, en cours d'éducation civique, Luke avait pour habitude de mâchonner du papier qu'il arrachait de son cahier jusqu'à ce qu'il soit bien imbibé et compact, puis m'envoyait des boulettes derrière la tête. À la fin du lycée, ses frères l'avaient conduit à Tulsa pour voir le recruteur de l'armée. L'armée l'avait renvoyé un mois plus tard. Luke disait que c'était à cause de problèmes aux genoux, mais j'avais entendu dire qu'ils l'avaient fichu dehors parce qu'il était ivrogne et bagarreur. Il s'était fait renvoyer du cours de gym pour à peu près les mêmes motifs.

Le shérif Krueger me tapa dans le dos avec sa grosse paluche.

— Reste ici et surveille le corps, Toby. Je vais parler à Wayne.

— OK, chef.

— Quand Billy se pointera, tu lui dis qu'il va se faire remonter les bretelles, ajouta Krueger. Il habite juste là-haut, à Dixon. Il devrait être là depuis dix minutes.

— D'accord.

Le shérif alla à la rencontre de Wayne Dobbs, assis sur les

marches de l'entrée du Skeeter's, le bar local, qui servait aussi des hamburgers. C'était Wayne qui avait découvert le corps de Luke et appelé le chef chez lui. J'imagine qu'on a le droit d'appeler le shérif chez lui quand on fait partie du conseil municipal. Wayne avait été le cuistot de nuit et le mec de la plonge au Skeeter's depuis aussi longtemps que remontent mes souvenirs ; il m'avait même flanqué à la porte de l'endroit quand j'avais seize ans — j'avais essayé d'acheter de la bière avec une carte d'identité truquée. À présent, c'était lui le patron. Il avait réalisé son rêve américain à lui, en grim pant au sommet de la chaîne alimentaire. Bon Dieu, aucun doute, c'était un bled sacrément petit.

Quand le chef s'approcha de lui, Wayne se leva, s'essuya les mains sur son tablier puis se mit à parler en pointant le doigt ; je savais qu'il racontait de nouveau la même histoire, à savoir qu'il avait entendu les coups de feu, qu'il était sorti et avait trouvé le cadavre de Luke.

Le chef hocha la tête, et tous deux entrèrent dans le bar.

Je rejoignis ma Chevy Nova bouffée par la rouille et j'ouvris la portière côté passager, je me penchai à l'intérieur et pêchai dans la boîte à gants un paquet de Winston et un briquet. Appuyé contre le capot, je m'allumai une cigarette, inspirai profondément puis soufflai un long jet de fumée grise dans la nuit.

La fumée persista, dériva, attendant de chevaucher une petite brise pour s'en aller au diable. Mais il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Quant à l'humidité... C'était un putain de mois d'août bien chaud et bien torride en Oklahoma, et quand le soleil allait se lever, le temps de cuire à point le cadavre de Luke Jordan, ce dernier allait très vite puer horriblement.

Je balayai du regard les deux côtés de Main Street. La route scintillait d'une noirceur atone, les immeubles en brique étaient bouclés, endormis. Le chef m'avait dit avoir dû renvoyer quelques curieux chez eux avant que j'arrive. Ils avaient sans doute entendu les coups de feu. Seules de rares personnes vivaient encore au-dessus de leurs magasins, comme dans le temps. Le salon de coiffure, le bazar, la banque, tous évoquaient l'atmosphère d'un plateau de cinéma désert. Le feu de signalisation au carrefour passa au rouge. Quelque part, un chat miaula et renversa une poubelle.

Des phares apparurent de l'autre côté de Main. Ils se rapprochèrent, et je vis que c'était la seconde voiture de patrouille, avec Billy Banks au volant. Il se gara près de moi et sortit du véhicule. Il portait un pantalon kaki et une chemise bien repassés, une cravate noire. Ses chaussures étaient cirées. L'étui de son flingue pendait négligemment à sa ceinture, genre bandit de grand chemin. Billy était toujours comme ça : cheveux noirs coupés court, dents blanches et ongles manucurés. J'imagine qu'il se donnait du mal pour décrocher une promotion, même si Dieu sait quel poste il pouvait bien viser par ici, dans le trou du cul de l'Oklahoma. Attrapeur de chiens errants, peut-être.

Il m'adressa un petit signe de la tête.

— Toby.

Je lui souris.

— Le chef dit que t'es en retard.

Billy me renvoya mon sourire.

— Il est là-dedans, en train de parler à Wayne ?

— Ouais.

Billy s'accroupit près de Luke et fit la grimace comme s'il avait bouffé une salade d'œufs pourris.

— Bon Dieu, Luke a dû foutre quelqu'un sacrément en rogne, hein? Je parie qu'il s'est saoulé et qu'il a laissé traîner ses pattes sur la fille qu'y fallait pas. La moitié des mecs du coin ont un flingue sous leurs sièges de bagnole.

— Hm-hm.

Je continuai à fumer. Il faisait trop chaud pour avoir envie d'alimenter la conversation.

Billy vit le chef sortir et se redressa, en lissant sa cravate.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, Frank.

Krueger baissa les yeux sur sa montre, avant de les lever à nouveau sur Billy.

— Tu t'es pris une tasse de café? T'as lu le journal du matin?

Billy sourit comme si c'était une blague, mais il savait que le chef ne plaisantait pas.

Je lâchai ma cigarette, l'enfonçai dans la terre du talon. Krueger nous fit comprendre qu'il réclamait un pow-wow. On se réunit en petit comité.

Du pouce, le chef s'enfila une boulette géante de tabac à chiquer dans la bouche, gonflant sa joue. Il chiqua, cracha, puis lâcha :

— Wayne a vu Luke parler à une poulette mexicaine une heure avant la fermeture.

Billy leva un sourcil vers moi, avec un petit sourire en coin, genre « Je te l'avais bien dit ». *Ouais, t'es un génie, mec.*

— Elle avait sans doute un petit copain.

— Il avait déjà vu la Mexicaine avant?

— Nan.

Le shérif Krueger se moucha dans le même mouchoir rouge dont il s'était servi pour s'éponger le front. Ce mouchoir-là, il en voyait du pays. Il était en train de suer comme un bœuf

sous les bras et dans le cou, la mâchoire pendante. Le soleil n'était même pas encore levé. Bon Dieu. J'espérais ne jamais devenir gros à ce point. Mais le chef n'était pas juste gros. C'était un colosse. Une sorte de grizzly géant. Je l'avais vu balancer une patate qui avait envoyé un mec dans le comté d'à côté. Quand le chef frappait un type, le type restait à terre. Alors je m'abstenais de faire des vanes sur les gros. En tout cas à voix haute.

— Vous pensez que ses frères sont au courant? demanda Billy.

— Ça m'a traversé l'esprit, dit Krueger. Je pense que je vais aller faire un tour là-bas.

Les frères Jordan. Ils étaient six — enfin, cinq à présent. Brett, l'aîné, purgeait une peine de prison pour transport de méthamphétamine, mais les autres risquaient de ne pas très bien prendre la nouvelle au sujet de leur frère Luke. Matthew était un gros abruti. Evan et Clay pouvaient être salement mauvais, et je savais que le cadet, Jason, avait tué un type à coups de hachoir à viande. Il s'en était tiré avec la légitime défense.

— Vous pouvez peut-être juste téléphoner, chef. Ils habitent à plus de trente kilomètres d'ici.

Il secoua la tête.

— Y a des nouvelles qu'il vaut mieux aller délivrer en personne.

Il cracha de la chique, qui laissa un fin sillon sur son menton.

— Et je préfère m'assurer que leurs pick-up sont bien garés là-bas. Si j'appelle et qu'ils ne répondent pas, ils pourraient toujours raconter après qu'ils ont eu la flemme de se lever.

Je ne saisisais pas trop bien ce qu'il voulait dire, mais je gardai le silence.

Krueger se frotta le menton.

— Je vais y aller. Billy, je veux que tu ouvres le poste et que tu commences la paperasse. Toby, surveille le corps.

Je clignai des yeux.

— Quoi ?

— Surveille le corps.

— Il va aller nulle part.

Krueger me lança un regard qui suffit à me faire taire.

— Fils, on ne peut pas laisser traîner un cadavre, comme ça, sans surveillance. Tu es l'adjoint du shérif à mi-temps, à toi le sale boulot. Tu veux le décrocher, ton plein temps, non ?

— OK.

— Billy va s'attaquer à la paperasse et laisser un message au légiste du comté. Dieu sait combien de temps ça va prendre à cette grosse feignasse pour arriver jusqu'ici. Je ne serai pas parti longtemps.

Il regarda mon revolver dans le holster que je tenais à la main.

— Colle ça sous ton siège de bagnole.

Billy me fit un clin d'œil et partit pour le poste.

Le chef me posa une main sur l'épaule.

— Tu sais que j'ai confiance en toi, gamin ?

— Je sais.

— Mais il faut que tu grandisses un peu. Si on te prend à plein temps, il faudra prouver aux autres que t'es à la hauteur. Que tu fais partie de l'équipe. D'accord ?

J'acquiesçai.

Le chef avait connu mes parents, il était au courant de ma situation quand j'étais revenu. Certaines personnes en ville avaient fait une drôle de tête quand il m'avait donné l'étoile

en fer-blanc. Même si c'était seulement à mi-temps. Mais personne ne lui avait posé de questions. C'était lui le chef.

Il était aussi le shérif. Le conseil municipal l'avait nommé au poste de chef de la police, mais il avait dû se faire élire pour devenir shérif, et Krueger s'était fait réélire quatre fois d'affilée. Les salaires des adjoints étaient payés par le fonds du comté, alors que le poste du chef dépendait de la ville. Mais vu que Coyote Crossing était la seule ville du comté, je ne voyais pas bien quelle différence ça faisait.

De toute manière, le chef aimait qu'on l'appelle « chef », pas shérif.

Krueger me serra une nouvelle fois l'épaule d'un geste amical.

Il monta dans sa voiture de patrouille et s'éloigna dans le grand rien poussiéreux de l'Oklahoma. L'obscurité avala ses feux arrière, et je restai là, avec mes baskets délacées, à jouer les baby-sitters auprès de la dépouille de Luke Jordan.

Environ dix minutes et trois cigarettes plus tard, j'en avais ma claque de regarder les yeux grands ouverts de Luke, et il faisait sacrément chaud aussi. Je me demandai pourquoi il fallait que je surveille le corps. Ne pouvait-on pas juste l'emballer? Et pourquoi Krueger n'avait-il pas prévenu les gars du comté? On n'avait encore jamais eu de meurtre par balle à l'intérieur des limites de la ville. Dans *New York Police judiciaire*, il y a toujours un gars qui vient prendre des clichés du cadavre, aussi je me demandai si Billy n'allait pas revenir un peu plus tard avec un appareil photo. Peut-être qu'ils me laisseraient m'occuper des photos. Ce serait cool de devenir le photographe de macchabées titulaire pour un soir.

Je délaissai le corps et j'entrai au Skeeter's. Wayne était en train de chasser un tas de poussière et de capsules de bouteilles

avec un balai usé. Il leva les yeux vers moi. Je lui fis un petit signe de la main, j'ouvris le réfrigérateur et je pris un Coca.

— Je te paierai demain, OK, Wayne?

— Pas de problème.

Mais il n'avait pas l'air ravi. Les types comme lui se prenaient toujours la tête sur des détails.

Wayne siégeait au conseil municipal mais il balayait toujours son bar lui-même, chaque soir. Coyote Crossing était ce genre de ville. Bon Dieu, si un jour je devenais patron de quoi que ce soit, faudrait pas s'attendre à ce que je passe le balai. Quel intérêt sinon? Wayne semblait absorbé par sa tâche. Son crâne chauve brillait de sueur. Des yeux noirs, renfoncés, et un visage marqué de cicatrices d'acné. Il travaillait toujours tellement dur que j'avais l'impression qu'il allait s'écrouler d'un moment à l'autre.

Je décrochai le téléphone payant et j'appelai Billy au poste. Il décrocha, et je lui demandai :

— Billy, comment ça se fait que le chef n'a pas appelé le comté?

Il poussa un gros soupir.

— Laisse-le s'occuper de ça. Contente-toi d'écarter les mouches de Jordan.

— Tu veux quelque chose avant que Wayne ferme?

— Non merci.

— OK.

Je raccrochai.

Mais au lieu de retourner auprès du corps, je pris un des tabourets que Wayne avait empilés et me perchai dessus pour siroter mon Coca. Je posai la canette froide sur mon front. J'attendais avec impatience qu'on soit au mois d'octobre et que le climat se rafraîchisse un peu.

— On dirait que Luke a eu des problèmes avec des Mexicains.

— Y a pas de Mexicains ici, dit Wayne sans lever les yeux, tout à son balayage.

— Le chef a dit qu'il pelotait le cul d'une fille mexicaine.

— Oh, fit-il, sans s'arrêter de balayer. Il t'a dit ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— C'est juste qu'il ne voulait pas que ça s'ébruite, je crois. Le chef va s'en occuper.

— Ouais.

Je remis le tabouret à sa place et sortis avec mon Coca.

Je retournai près du corps. Les yeux de Luke Jordan ressemblaient à du verre humide, sa peau à une espèce de truc caoutchouteux. D'une certaine manière, un corps a l'air factice quand la vie l'a quitté. On aurait dit un faux cadavre dans une maison hantée. Je regardai des deux côtés de la rue. Personne. Je m'agenouillai près de Luke, sortis le portefeuille de sa poche arrière. Pas d'argent. *Merde*. Je remis le portefeuille à sa place. Je trouvai un jeu de clés dans une poche avant. Le chef me demanderait probablement un peu plus tard de déplacer le pick-up de Luke, alors je le pris et le rangeai dans la boîte à gants de ma Nova.

Je m'appuyai contre la Nova, j'allumai une autre Winston. Combien de temps ça allait durer ? Si je devais rester ici toute la nuit, il allait falloir que je m'organise un minimum. Doris, ma femme, devait prendre son service au snack à 7 heures, autrement dit il fallait que quelqu'un vienne garder le petit si je n'étais pas rentré d'ici là. Peut-être cette vieille Indienne qu'on engageait parfois. Elle ne prenait pas cher.

Nom d'un chien. J'avais sacrément besoin que le département me prenne à plein temps, mais Coyote Crossing

arrivait en dernière position dès qu'il s'agissait du budget de l'État. Quel abruti avait bien pu nommer cet endroit Coyote Crossing? Un Blanc, sans aucun doute. À l'origine, l'endroit devait probablement porter un nom indien creek, qui voulait dire «esprit du scorpion d'enfer» ou une connerie de ce genre, puis le rail était arrivé et un Blanc l'avait rebaptisé. Je devrais me renseigner là-dessus un de ces quatre.

Dans ma tête, j'avais une longue liste de choses sur lesquelles je devais me renseigner. Un jour. J'étais pas le genre de mec à avoir une encyclopédie chez lui. À la bibliothèque, peut-être.

Je terminai la cigarette, balançai le mégot d'une pichenette et regardai ma montre. Je venais de tuer exactement quatre-vingt-dix-sept secondes.

Fait chier.

Tant pis.

Je parcourus à pied les trois pâtés de maisons jusqu'au domicile de Molly. Molly était à peu près la seule chose de bien qui me soit arrivée dans ce bled quand j'étais rentré. J'étais parti avec une guitare et six cents dollars en poche, que j'avais économisés en tondant des pelouses et en plantant du gazon. J'étais revenu pour enterrer ma mère, et puis j'étais resté coincé là. La ville ne s'était pas agrandie d'un pouce depuis mon départ. Bordel, on était tellement loin de tout qu'on ne pouvait même pas se servir des téléphones portables. Les satellites ne passaient pas au-dessus de nous. On aurait aussi bien pu se trouver dans une putain d'autre dimension. J'étais étonné qu'ils se soient même donné la peine d'indiquer ce bled sur les cartes routières.

Les premiers temps, j'avais pensé monter un groupe, mais il n'y avait que des lycéens punk, qui en étaient encore à

se prendre les pieds dans leur propre bite, ou des vieux qui jouaient du banjo. Et puis, de toute manière, où est-ce qu'on aurait joué? Au Skeeter's, il n'y avait même pas assez de place pour installer une batterie. Bref, laisse tomber. De toute façon, j'allais devenir représentant de la loi. C'était mieux que rien.

Je ralentis en arrivant au coin de la cour de Molly, le temps de m'assurer que la voie était libre. C'était une petite maison plutôt chouette, avec trois chambres à coucher, un grand porche à l'avant et une balançoire. La baraque datait d'une cinquantaine d'années mais était en bon état. La chambre de Molly se trouvait sur le côté. Je frappai à sa fenêtre. Son beau-père était chauffeur de semi-remorques et passait son temps hors de la ville, mais je ne voulais pas courir le risque de le voir débarquer plus tôt que prévu, alors je passais toujours par la fenêtre. Molly aurait dix-huit ans dans deux mois. Sa mère avait mis les bouts un an plus tôt.

Elle vint à la fenêtre, et je vis que je ne l'avais pas réveillée. Parfois, elle passait toute la nuit à fumer des clopes au clou de girofle et à lire des bouquins. Elle tenait à la main un poche d'Ayn Rand. Un gros livre. Moi, en général, je ne lisais rien de plus épais que *Road & Track*.

Molly était jolie et avait un look original, c'était ce qui m'avait attiré chez elle au départ. Des cheveux teints très noir comme de la soie humide, du rouge à lèvres noir, un anneau dans le nez et une peau blanche, très blanche. Elle disait qu'elle attendait ses dix-huit ans pour foutre le camp de cette ville de merde et ne plus jamais regarder en arrière. Je ne savais pas trop comment prendre ça, mais il restait encore deux mois. Parfois, deux mois, c'est très long. D'autres fois, ça passe en un clin d'œil.

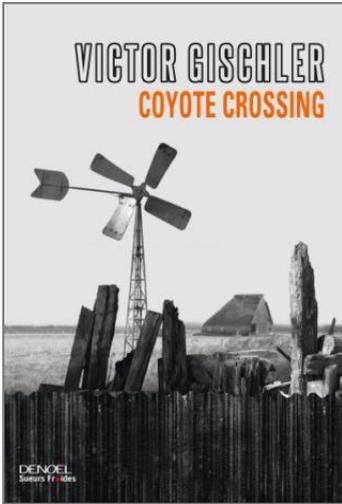
COLLECTION « SUEURS FROIDES »

Sandrine Collette, *Des nœuds d'acier*

Victor Gischler, *Coyote Crossing*

Matthew F. Jones, *Une semaine en enfer*

Joe R. Lansdale, *Diable rouge*



Coyote Crossing

Victor Gischler

Cette édition électronique du livre
Coyote Crossing de Victor Gischler
a été réalisée le 16 juillet 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114971 - Numéro d'édition : 247939).

Code Sodis : N54371 - ISBN : 9782207115244
Numéro d'édition : 248636.